turelles (Paris, 1771, in-4°), ouvrage continué, après la mort de l'auteur, par l'abbé Rozier, mais en planches noires; *Cours complet d'anatomie*, expliqué par Jadelot (Nancy, 1773, in-fol., avec 18 pl. en couleurs). — Jean-Baptiste GAUTHIER D'AGOTY, frère du précédent, mort en 1786. Il s'adonna également à la gravure; mais il n'a laissé que des ouvrages inachevés, comme la *Galerie française des hommes et des femmes célèbres qui ont paru en France*, avec un *Abrégé de leur vie* (Paris, 1770, in-4°); *Monarchie française* ou *Recueil chronologique des portraits en pied de tous les rois et des chefs des principales familles* (Paris, 1770, in-4°), une seule livraison, qui s'arrête à Childebert. — Jean-Fabien GAUTHIER D'AGOTY, cinquième frère des précédents, suivit la même carrière artistique, mais ne se révéla que par quelques planches d'*Anatomie*, d'*Histoire naturelle* et des *Portraits*, notamment ceux de Louis XV et du cardinal Fleury. — Edouard GAUTHIER D'AGOTY, fils du précédent, mort à Milan en 1784, fut encore un graveur de mérite. Il chercha à perfectionner l'art de la gravure en couleurs, qui avait fait la réputation de sa famille. Toutefois, les nouveaux procédés qu'il introduisit n'obtinrent que peu de succès. Cet artiste a laissé douze estampes (1780) gravées sur les tableaux de la galerie d'Orléans, et dont voici les sujets : *Léda* (Paul Véronèse); *Cupidon* (le Corrége); *Vénus à la coquille;* deux autres *Vénus; Jupiter et Io* (le Titien); l'*Amour et Psyché* (le Guide); une *Baigneuse* (Lemoyne); *Joseph et Putiphar* (Alexandre Véronèse); *Saint François* (Van Dyck); *Madeleine* (Le Brun); *Bethsabée* (Bonnieu). L'ouvrage ne fut point terminé : ces gravures formaient la première livraison, qui fut seule publiée.

GAUTHIER DE BRÉCY (Charles-Edme), publiciste, né à Paris en 1753, mort en 1836. Contrôleur, puis directeur des fermes avant la Révolution, il se trouvait à Toulon lorsque cette ville se livra aux Anglais, en 1793. Gauthier de Brécy, royaliste ardent, contribua à cet acte antipatriotique, puis s'échappa de la ville, se rendit en Italie et en Angleterre, rentra en France après le traité d'Amiens, et devint inspecteur des douanes à Cherbourg. Sous la Restauration, il fut nommé lecteur du roi et tomba, après 1830, dans la plus complète obscurité. On a de lui : *Révolution royaliste de Toulon en* 1793 (1816, in-8°); le *Vingt-quatre août* 1793 (1816); *Mémoires véridiques et ingénus de la vie privée, morale et politique d'un homme de bien* (1830, in-8°).

GAUTHIER DE BRIENNE, connétable de France. V. BRIENNE.

GAUTHIER GARGUILLE, auteur de farces qui vivait sous Louis XIII. V. GAULTIER-GARGUILLE.

GAUTHIER DES ORCIÈRES ou **GAUTHIER DE L'AIN** (A.-F.), constituant et conventionnel français, né à Bourg (Ain) en 1750, mort en 1824. Il fut député du tiers état de sa province aux états généraux, et, réélu à la Convention en 1792, il vota la mort de Louis XVI, commença, avec Dubois-Crancé, le siége de Lyon, fut rappelé, ainsi que ce dernier, comme trop modéré, devint membre du comité de Salut public, après le 9 thermidor, puis du conseil des Anciens, remplit des fonctions dans la magistrature sous l'Empire, et, frappé en 1816 par la loi contre les régicides, mourut dans l'exil.

GAUTHIER DE LA PEYRONIE, géographe français, né vers 1740, mort à Paris en 1804. Il fut employé au ministère des affaires étrangères, puis devint correcteur à l'Imprimerie nationale. Très-versé dans la connaissance de plusieurs langues vivantes, il a traduit de l'allemand les *Voyages de Pierre-Simon Pallas en différentes parties de l'empire de Russie* (Paris, 1788-1793, 5 vol. in-4°), et du danois le *Voyage en Islande* d'Olafsen et Povelsen (1801, 5 vol. in-8°, avec atlas). On lui doit aussi un *Essai historique et politique sur l'Etat de Gênes* (1794, in-8°).

GAUTHIER DE RIGNY (Henri), marin et homme d'Etat français. V. RIGNY.

GAUTIER s. m. (gô-tié). Hist. Nom que l'on donna à des paysans français du XVIe siècle, qui avaient pris parti pour la Ligue.

— Navig. Espèce de vanne ou d'arrêt pratiquée dans les rivières où l'on flotte à bois perdu.

— Métall. Planches qui ramènent l'eau sous une roue hydraulique.

— **Encycl.** Hist. On donne le nom de *Gautiers* à des paysans armés qui, de 1557 à 1589, se soulevèrent dans le Perche et dans presque toute la basse Normandie pour défendre leurs propriétés et leur liberté contre les gens de guerre. « Ces troupes de paysans, dit de Thou dans son *Histoire universelle*, étaient ainsi nommées de la Chapelle-Gautier (village du Perche). Ils avaient commencé à prendre les armes pour se défendre contre les entreprises des troupes qui couraient la province. D'abord ils n'avaient exercé aucune violence; ensuite, leur nombre s'étant accru, ils en vinrent à attaquer des partis qui allaient au pillage, et firent une cruelle boucherie de ces coureurs chaque fois qu'ils pouvaient les saisir. L'exemple devint bientôt contagieux et l'insurrection se répandit dans la plus grande partie de la province. Au son du tocsin, on voyait tous les gens de la campagne abandonner leur travail, courir aux armes et se rendre au lieu qui leur était marqué par des capitaines établis dans chaque village. Quelquefois ils se trouvaient au nombre de plus de seize mille. A leur tête était tout ce qu'il y avait d'esprits brouillons en Normandie : le comte de Brissac, récemment chassé d'Angers, de Mouy de Pierrecour, de Longchamp, le baron d'Echauffour, le baron de Tubœuf, de Roquenval, de Beaulieu, et plusieurs autres gentilshommes partisans de la Ligue, et qui assemblaient des troupes pour le parti, autour de Laigle et d'Argentan. »

Ce fut aux environs de cette dernière ville que les *Gauthiers* furent détruits, le 22 avril 1589. Etant accourus au secours de Falaise, assiégée par les troupes du roi, ils se virent attaqués, dans trois villages où ils s'étaient fortifiés, par le duc de Montpensier et ses lieutenants. Mal armés pour la plupart, écrasés par l'artillerie ennemie, à laquelle ils n'avaient pas à opposer une seule pièce de canon, ils essuyèrent une défaite complète malgré leur vigoureuse résistance. Plus de trois mille restèrent sur la place. Des douze cents qui se rendirent à discrétion, quatre cents furent condamnés aux travaux publics; on relâcha les autres après leur avoir fait jurer de ne plus reprendre les armes; ce qu'ils jurèrent... mais un peu tard.

GAUTIER ou **VAUTIER**, sire d'YVETOT, mort en 536. Il encourut la disgrâce du roi Clotaire Ier, dont il était valet de chambre, quitta la France et revint, au bout de dix années, à Soissons, espérant que le temps aurait apaisé le ressentiment de Clotaire. Gautier se présenta devant le roi avec des lettres de recommandation du pape Agapet, et implora son pardon en se jetant à ses pieds dans l'église de Soissons. Mais Clotaire, loin de lui pardonner, lui plongea son épée dans la poitrine. D'après une tradition qui ne s'appuie sur aucun fondement sérieux, le pape exigea du monarque, en expiation de son crime, qu'il érigeât en royauté la petite seigneurie d'Yvetot.

GAUTIER (Thomas), pasteur protestant français, né à Villaret dans le Dauphiné en 1638, mort à Marbourg en 1709. Après avoir terminé ses études à Genève, Gautier fut appelé comme pasteur à Fenestrelles, où il fut accusé par le clergé catholique d'avoir tenu « des discours d'impiété, de blasphème et de sédition. » Le parlement de Grenoble le condamna à 30 livres d'amende, aux dépens et à une interdiction de six mois. Les six mois écoulés, il reprit ses fonctions; mais les prêtres catholiques l'accusèrent bientôt d'avoir prié, en 1672, pour les Hollandais; le parlement le condamna aux dépens, quoique l'unique témoin assigné l'eût hautement justifié. Peu de temps après, Gautier fut nommé pasteur et professeur de théologie à Die. Il remplit ces fonctions jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. A la révocation, il se retira à Marbourg, où il fut nommé pasteur de l'Eglise française et professeur de théologie. On a de lui les deux écrits suivants : *Tractatus contra Faverotonem; Principia theologiæ didacticæ* (Marbourg, 1696, in-8°).

GAUTIER (Henri), ingénieur français, né à Nîmes en 1660, mort à Paris en 1737. D'abord docteur en médecine, il se fit ensuite recevoir ingénieur de la marine et devint inspecteur général des ponts et chaussées. Gautier avait des connaissances très-variées et très-étendues. Fléchier le convertit au catholicisme en 1689, mais sans lui donner, paraît-il, une foi bien ardente. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Traité de la construction des chemins, tant de ceux des Romains que des modernes* (Paris, 1715, in-8°); *Traité des ponts et chemins des Romains et des modernes* (1716, 2 vol. in-8°); *Bibliothèque des philosophes et des savants anciens et modernes avec les merveilles de la nature* (Paris, 1723-1734, 3 vol. in-8°); *Histoire de la ville de Nîmes et de ses antiquités* (Paris, 1724, in-8°).

GAUTIER (Jean-Antoine), né à Genève en 1674, mort en 1729. Nommé professeur de philosophie en 1696, il occupa cette chaire pendant vingt-sept ans. On lui doit quelques observations astronomiques et plusieurs dissertations sur divers sujets scientifiques, notamment une *Note* sur l'éclipse du 12 mai 1706. Il a composé une volumineuse *Histoire de Genève*, qui n'a jamais été imprimée, et que l'on conserve dans les archives de cette ville.

L'immense *Histoire de Genève* de Gautier est un des plus précieux répertoires que l'on puisse consulter sur cette période. Malheureusement le compilateur n'est pas toujours assez sobre de phrases et de banalités. C'est le Berruyer de l'*Histoire de Genève*. Aujourd'hui son œuvre monumentale, qu'il a été souvent question d'imprimer, perd de sa valeur à mesure que de nombreux fragments des registres mêmes sont publiés dans des monographies genevoises qui se multiplient de jour en jour. « Il ne l'avait point écrite, du reste, dit un juge éminent, M. Vullimin, dans l'intention de la publier. Il voulait être vrai avant tout et ne taire la vérité pour aucune considération. Il s'exprime donc avec une grande franchise sur les relations extérieures de la république, avec quelque retenue sur ses relations intérieures, mais toujours avec l'impartialité d'un esprit judicieux, sage et modéré.

» Plus tard, il prépara une nouvelle édition de l'*Histoire de Genève*, de Spon, celle qui a paru après sa mort, en 1730, et il accompagna le texte de Spon de notes en grand nombre qui le corrigent et le complètent, sans que jamais il y ait fait mention de son propre nom. Tout ce qu'il a écrit porte le même caractère de sincérité, de piété, de désintéressement et de patriotisme. »

GAUTIER (Joseph), littérateur et physicien français, né en Lorraine, mort près de Nancy en 1776. Il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Notre-Sauveur, professa les mathématiques à Metz et à Lunéville et fut un des premiers membres de l'Académie des sciences et belles-lettres fondée à Nancy par Stanislas, en 1750. Physicien et mécanicien habile, il publia, dans les recueils de l'Académie de Nancy, des mémoires et des dissertations sur l'*Aimant*, sur la *Manière de suppléer à l'action du vent sur les vaisseaux, au moyen d'une machine*, etc., et présenta à la même Académie le dessin et la description de plusieurs machines de son invention. Comme littérateur, Gautier débuta en remportant le prix d'éloquence proposé par l'Académie de Soissons en 1746 : *Sur l'inutilité de la dispute pour ramener les hommes à l'unité d'opinion.* Il s'efforça d'engager une controverse littéraire avec J.-J. Rousseau, qui dédaigna un si faible adversaire, publia dans le *Mercure de France* de 1750 la réfutation du discours du philosophe genevois sur l'utilité des sciences et des arts au point de vue des mœurs, donna, en 1752, des *Observations sur la lettre de M. Rousseau de Genève à M. Grimm*, et fit paraître une *Réfutation du Celse moderne* ou *Objections contre le christianisme avec les réponses* (Lunéville, 1757).

GAUTIER (Isidore-Marie BRIGNOLLES), dit **Gautier du Var**, homme politique et écrivain français, né à Brignolles (Provence) en 1769, mort à Paris en 1824. Après le coup d'Etat du 8 fructidor, il fut élu dans le Var membre du conseil des Cinq-Cents, parut peu à la tribune, vécut dans la retraite pendant l'Empire et devint écrivain ministériel sous le gouvernement de la Restauration. Gautier a publié un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Réfutation de l'exposé de la conduite politique de M. Carnot* (Paris, 1815); *Annales des sessions du Corps législatif de* 1814 *à* 1823 (Paris, 1816-1823, 9 vol. in-8°); *Coup d'œil sur la véritable position des partis en France* (1822); *Conduite de Bonaparte, relativement aux assassinats de monseigneur le duc d'Enghien et du marquis de Frotté* (1823), etc.

GAUTIER (Ambroise-Georges-Joseph), jurisconsulte français, né à Chevreuse près de Versailles en 1776, mort en 1829. Son père, procureur fiscal de Chevreuse, ayant été arrêté en 1794 comme aristocrate, le jeune Gautier, alors âgé de dix-huit ans, se rendit au Comité de sûreté générale et obtint, par son éloquence, la liberté du détenu. Cette circonstance le décida à suivre la carrière du barreau. Il travailla quelque temps sous les auspices de Berryer père, devint un avocat distingué et fut, à l'époque de la conspiration de Cadoudal, le défenseur de Coster de Saint-Victor. On a de lui : *Etudes de jurisprudence commerciale* (Paris, 1829, in-8°), ouvrage estimé.

GAUTIER (Pierre-François-Théodore), historien dauphinois, né à La Saulce (Hautes-Alpes) en 1780, mort à Gap en 1846. Il était fils du notaire du village de La Saulce. Il fut nommé, en 1814, membre du comité d'instruction publique de Gap. La Restauration, dont probablement il était partisan, lui confia la tâche difficile de poursuivre la liquidation des dépenses extraordinaires supportées par les communes des Hautes-Alpes durant l'occupation étrangère (1814-1815). Il fit, à la même époque, un travail relatif à la perception de l'impôt dans ce département, et il en fut récompensé, en 1827, par la croix de la Légion d'honneur. Nommé conseiller de préfecture, il fit souvent l'intérim des préfets. Comme son prédécesseur et compatriote, le chroniqueur Raymond de Juvénis, Gautier passa sa vie à compulser avec soin les archives de son pays natal. Il résolut de composer, sur une vaste échelle, un ouvrage dont il donna, dans la *Revue du Dauphiné*, quelques extraits qui furent ensuite tirés à part (*Lettres sur l'histoire de la ville de Gap*); mais il renonça prudemment à son plan primitif et se contenta de publier un *Précis de l'histoire de la ville de Gap, suivi de notes et éclaircissements et de notices biographiques sur les évêques de cette ville* (Gap, 1844, in-8°). « C'est, dit M. Adolphe Rochar, l'œuvre d'un homme laborieux, instruit et intelligent, qui, sans chercher à flatter l'amour-propre national de ses compatriotes, apprécie avec une grande indépendance les événements qu'il raconte. Malheureusement il s'abandonne trop volontiers à son esprit caustique et railleur, en sorte qu'on ne sait trop souvent s'il faut prendre son récit au sérieux. S'étant permis de dire, en tête de ses notices biographiques des Gapençais illustres : « J'en forme deux catégories, les *grands* » et les *petits*, quoique le mérite des uns et » des autres fût peut-être d'égale valeur, » cette phrase excita la susceptibilité d'un magistrat des Hautes-Alpes (M. Jules Chérias), qui lança contre le *Précis* une critique des plus vives, portant aussi sur le style. Il est à regretter que, par un sentiment de délicatesse sans doute, M. Chérias n'ait pas publié sa critique du vivant de Gautier qui, probablement, n'aurait pas manqué de défendre son livre et de justifier la pureté de ses intentions. »

GAUTIER (Jean-Elie), financier français, né à Bordeaux en 1781, mort à Paris en 1858. Associé fort jeune à la maison de commerce de son père, il acquit l'estime de ses concitoyens, qui l'élurent membre du conseil général, puis député en 1823. Les questions de finances, de commerce et de douanes occupèrent surtout M. Gautier, qui, à partir de 1827, cessa de voter avec le ministère, et fut, en 1830, un des rédacteurs de l'adresse des 221. Après la révolution de Juillet, il fut successivement nommé pair de France (1832), sous-gouverneur de la Banque (1833) et ministre des finances, poste qu'il occupa du 31 mars au 21 mai 1839. La révolution de Février le fit rentrer dans la vie privée; mais, en 1852, il fut nommé sénateur. On a de lui : *Des banques et des institutions de crédit en Amérique et en Europe* (1839); *De l'ordre, des causes qui le troublent et des moyens d'y remédier* (1851).

GAUTIER (Théophile), poëte et littérateur français, né à Tarbes (Hautes-Pyrénées) le 31 août 1811. Il ébaucha ses études au collége de sa ville natale et vint à Paris, en 1822, achever son éducation. Au collége Charlemagne, où il entra, il connut Gérard de Nerval, et il se lia avec lui d'une étroite amitié. Théophile Gautier se croyait une vocation décidée pour la peinture; aussi entra-t-il dans un atelier, celui de Rioult, où il travailla pendant deux ans. De ces études premières, et du goût qui l'y portait, il lui resta toujours un grand amour pour l'art, le sentiment de l'expression plastique, la recherche du pittoresque et de ce qui frappe ou arrête le regard; au lieu de transporter ses impressions sur la toile, il les a décrites avec une patience de styliste souvent merveilleuse; il s'est fait peintre de portraits et de paysages dans des livres.

Ses essais dans le domaine de la peinture ne l'ayant pas satisfait, il se tourna d'abord vers la poésie, mais avec les aptitudes spéciales d'un homme qui a plus fréquenté les musées que les bibliothèques, et avec une dose d'originalité assez rare. Il ne connaissait guère, en littérature, que les poëtes du XVIe siècle, mis à la mode par Sainte-Beuve, et il y puisa certainement le goût des rhythmes harmonieux, des rimes riches, des tours de pensée recherchés et précieux, en même temps que l'amour de l'archaïsme, qui lui est définitivement resté. Ses tendances matérialistes le portant à se préoccuper surtout de la forme et du contour, il se mit à rechercher les mots qui lui semblaient le mieux faits pour peindre les objets extérieurs. Il étudia profondément le dictionnaire, meubla sa mémoire d'une foule d'expressions neuves, de tours archaïques, fit la chasse aux adjectifs de toute espèce, et fabriqua pour son usage un glossaire opulent, au moyen duquel il put donner à son style l'originalité qu'il ambitionnait. La connaissance du vocabulaire, la science de la forme et du mot ont toujours été sa grande préoccupation. « Pour le poëte, dit-il quelque part, les mots ont en eux-mêmes et en dehors du sens qu'ils expriment une beauté et une valeur propres, comme des pierres précieuses qui ne sont pas encore taillées et montées en bracelets, en colliers et en bagues; ils charment le connaisseur, qui les regarde et les tire du doigt dans la petite coupe où ils sont mis en réserve, comme ferait un orfévre méditant un bijou. Il y a des mots diamant, saphir, rubis, émeraude, d'autres qui luisent comme du phosphore quand on les frotte, et ce n'est pas un mince travail de les choisir. » Cette poétique singulière surprendra ceux qui n'ont pas au plus haut degré le culte exclusif du style et de la forme; mais elle est celle de Théophile Gautier, et elle était certainement aussi celle de Charles Baudelaire. Une fois son arsenal bien fourni, Théophile Gautier se mit à l'œuvre. Au mois de juin 1828, il se présenta chez M. Sainte-Beuve, et lui demanda la permission de lui lire une pièce de vers intitulée : la *Tête de mort*. « Oh! oh! murmura le critique, un titre bien sombre! Enfin, n'importe : voyons cela. » Dès la troisième strophe, dit M. de Mirecourt, Sainte-Beuve arrêta Gautier : « Quelles ont été vos lectures? demanda-t-il au poëte. Ce n'est pas en étudiant le rhythme de Lamartine que vous êtes parvenu à écrire de pareils vers. Vous avez dû lire Clément Marot, Saint-Gelais et Ronsard. — Oui, répondit Gautier. Nous ajouterons, si vous le voulez bien, Baïf, Desportes, Passerat, Bertaut, Duperron et Malherbe. — Toute la Pléiade! A merveille, jeune homme! Vous êtes dans les saines traditions. Je m'explique pourquoi vous avez l'hémistiche si net, le tour si exact, la rime si châtiée et si scrupuleuse. Achevez, je vous prie. » Quand la poésie fut lue, Sainte-Beuve se leva de son fauteuil, embrassa Théophile et s'écria : « Bien, très-bien!... Courage!... Voilà de la poésie substantielle. Je trouve un homme qui sculpte dans le granit, et non dans la fumée. Demain je vous présente chez Victor Hugo. » Théophile ne se sentait plus de joie : « Hugo, dit-il (dans une *Notice autobiographique* publiée par l'*Illustration*), était alors dans toute sa gloire et son triomphe. Admis devant le Jupiter romantique, je ne sus pas même dire, comme Henri Heine

devant Gœthe : « Que les prunes étaient » bonnes pour la soif sur le chemin d'Iéna à » Weimar! » Mais les dieux et les rois ne dédaignent pas ces effarements de timidité admirative. Ils aiment assez qu'on s'évanouisse devant eux. Hugo daigna sourire et m'adresser quelques paroles encourageantes. » Dès ce jour, Théophile Gautier devint l'un des plus fervents disciples de l'école nouvelle, entassa rimes sur rimes, et laissa pousser sur son crâne cette forêt luxuriante de cheveux noirs, magnifique symbole de la puissance et du développement qu'il espérait donner à son génie. Le jour où fut publiée la préface du *Cromwell* de Victor Hugo, il se déclara l'apôtre de l'Evangile littéraire promulgué par l'auteur des *Odes et ballades*, et montra ses deux poings énormes aux classiques épouvantés. Sa force musculaire était à cette époque vraiment prodigieuse : « Je donnai, dit-il, à l'ouverture du Château-Rouge, sur une tête de Turc toute neuve, le coup de poing de cinq cent trente-deux livres devenu historique; c'est l'acte de ma vie dont je suis le plus fier. » Théodore de Banville a cru devoir aussi consigner ce fait mémorable dans une de ses *Odes funambulesques :*

Dumas avait un jonc en bois de sycomore,
Et près de lui *Gautier, qui sur la tête maure*
Fait cinq cent vingt pour son écot!

Remarquons, toutefois, que Banville lui vole douze bonnes livres, tant la poésie répugne aux chiffres!

A la première représentation d'*Hernani*, les classiques du parterre, exposés à servir cette fois de têtes de Turc à ce poing formidable, furent obligés de céder la place. Peu de temps après, Théophile Gautier publiait son premier volume de vers, juste au moment de la révolution de 1830; la fusillade étouffa le bruit de ses rimes, à son grand mécontentement, et comme la prose est d'un débit beaucoup plus facile que le vers, le poëte se résigna à collaborer à divers recueils. Le *Cabinet de lecture*, la *France littéraire* le comptèrent au nombre de leurs collaborateurs assidus. Dans cette dernière feuille, il fit paraître sur les poëtes du temps de Louis XIII une série d'études originales, réimprimée plus tard sous le titre de *Grotesques*, et qui fut son premier essai dans la critique (1833). Peu de livres de critique sont d'une lecture aussi attrayante, d'un style aussi vif et aussi coloré; mais le mérite de celui-ci s'arrête là : fidèle à ses procédés ordinaires, l'écrivain ne cherche, dans les silhouettes qu'il trace, qu'à montrer la souplesse de sa plume, la richesse de sa palette, même aux dépens de l'exactitude; c'est une collection de têtes grimaçantes qu'il a voulu faire en nous présentant les figures de Villon, de Chapelain, de Scudéry, de Scalion de Virbluneau, etc., et il a parfaitement réussi; on croirait assister à la fameuse élection du pape des fous, dans le premier chapitre de *Notre-Dame de Paris*.

Ses poésies, *Albertus* et la *Comédie de la mort*, avaient une valeur littéraire bien supérieure, quoiqu'elles ne fussent appréciées que par un petit nombre de connaisseurs. Un recueil de petites nouvelles où il s'amusait des ridicules du romantisme poussé à l'excès, les *Jeune France* (1833), et surtout le roman, resté célèbre, de *Mademoiselle de Maupin*, commencèrent à lui donner une véritable renommée.

Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines! . . .

dit-il à la fin d'*Albertus;* il aurait pu faire servir cette confession d'épigraphe à l'un et à l'autre de ces livres qui ne peuvent être regardés que comme de prodigieuses débauches d'esprit, d'imagination et de style. *Mademoiselle de Maupin* inspira à Balzac le désir de connaître le jeune écrivain dont le vocabulaire était si riche et la pensée si audacieuse; Théophile Gautier fut quelque temps son secrétaire, à l'époque où le grand romancier composait la *Recherche de l'absolu*. Balzac lui persuada qu'il ne fallait jamais écrire que la nuit, à la lueur des lampes, qu'il fallait se soumettre à un régime d'anachorète où le jeûne et la privation de toute espèce de plaisir étaient la règle, rompre toute liaison charnelle et conserver tout au plus l'habitude de la correspondance amoureuse, pour s'entretenir la main. Au bout de quelques mois de ce carême, pendant lequel il écrivit *Fortunio* et quelques petites nouvelles fantastiques peuplées de goules et de vampires, Gautier y renonça pour toujours, et il a raconté, dans sa *Notice sur H. de Balzac*, avec quel plaisir il rentra enfin dans le monde des vivants.

Vers cette époque, il collaborait avec Gérard de Nerval à l'ancien *Figaro*. « Tous deux, dit E. de Mirecourt, venaient de se réunir à une petite colonie bohème. Ils habitaient le fameux logement de l'impasse du Doyenné avec Edouard Ourliac, Arsène Houssaye, Camille Rogier, Marilhac, Camille Roqueplan et Célestin Nanteuil. Gérard et Théophile ont renouvelé en littérature l'histoire des frères siamois... Ils quittèrent ensemble la *France littéraire* pour emporter d'assaut la *Revue de Paris;* ensemble ils firent à l'*Artiste* leur entrée triomphale; ils rédigèrent ensemble le feuilleton de théâtre de la *Charte de* 1830, et la *Presse*, en 1836, les vit, du même bond, escalader ses colonnes... On appela d'abord Gérard, mais il ne voulut pas accepter les honneurs de cette rédaction sans y faire participer Gautier. Ils se décidèrent à cumuler les deux feuilletons, celui de la *Charte* et celui de la *Presse*. On devait les rédiger en commun et les signer G. G. Cet arrangement ne fut pas du goût de M. de Girardin; il demanda formellement une signature en toutes lettres, et Gérard dit à Théophile : « Signe! moi je n'y tiens pas. » Néanmoins, il continua de faire une part du feuilleton. Cet excès de modestie a peut-être porté malheur à Gérard!... car ce n'est que grâce à sa renommée de critique que Théophile Gautier est arrivé à une position de fortune inconnue à la plupart des poëtes les plus célèbres. »

Dans ses feuilletons comme dans ses livres, il se montrait l'adepte le plus résolu des idées nouvelles et le défenseur le plus vaillant de Victor Hugo, alors en butte à tant d'attaques. Son culte pour le grand maître de l'école romantique avait quelque chose du fétichisme, au point que l'on croyait volontiers à un pacte passé entre eux, que le critique n'osait pas enfreindre. Théophile Gautier le donnait parfois à entendre. « Mais enfin, lui disait-on, rien ne vous empêche de reprendre votre liberté. — Pardonnez-moi, répondait-il; je suis lié par des promesses terribles. Tout enfant, l'on m'a fait venir dans un caveau, et là j'ai juré, sur un crâne humain, de trouver tout sublime. Il faut que je tienne mon serment, sinon *quelqu'un* viendrait, avec ses lunettes vertes et un nez de carton, me dénoncer à la *Presse*, dire que j'ai tué mon père et ma mère, et Girardin me chasserait. » On donne cette tirade comme textuelle.

L'œuvre de Théophile Gautier, comme critique dramatique et comme critique d'art, est considérable. Depuis 1835, sauf dans les intervalles de ses voyages, il a fourni des feuilletons hebdomadaires à la *Presse*, puis au *Moniteur* et au *Journal officiel*. Sa critique a toujours eu un très-grand fonds de bienveillance; plus descriptive qu'esthétique, elle raconte beaucoup plus qu'elle ne juge, mais avec un charme de style, une richesse d'expressions que personne n'a dépassés. Grec et païen, Th. Gautier voit surtout les contours et les couleurs, et c'est là sans doute ce qui le porta naturellement à la critique d'art; il trouvait pour son génie descriptif, dans le compte rendu annuel du Salon, un aliment qui se renouvelait sans cesse. Les mêmes procédés transportés à la critique théâtrale sont sans doute défectueux; aussi l'a-t-on plaisamment accusé de peindre les décors au lieu d'analyser les pièces; mais, de nos jours, combien de pièces offrent des éléments d'intérêt supérieurs à ceux que leur donnent le peintre et le machiniste? Il suffit de parcourir les cinq volumes (l'*Art théâtral en France depuis vingt-cinq ans*) dans lesquels Th. Gautier a réuni, en 1860, ses meilleurs feuilletons, pour voir combien de verve, d'esprit, de science de la langue il a dépensé quotidiennement dans ce labeur ingrat. Une douzaine de volumes de critique d'art, quatre de voyages, sept ou huit de romans et de nouvelles, deux de poésies complètent son bagage littéraire, et le total ne laisse pas de faire une certaine impression, quand on songe à la patience minutieuse des descriptions et des analyses, au soin avec lequel est ciselée chaque phrase. Les récits de voyage constituent une face des plus originales et des plus intéressantes de ce beau talent. Th. Gautier a visité toute l'Europe et un peu aussi l'Orient, plutôt comme un connaisseur qui parcourt un monument, un musée, que comme un observateur qui étudie les hommes et les mœurs. Il a promené sa lorgnette sur tous les édifices, sur tous les paysages, et il en a fait une sorte d'objectif photographique, dont lui-même était la chambre obscure où tous les objets tangibles et visibles venaient se refléter, et qu'il s'ingéniait à reproduire avec la plus minutieuse précision. Ce fut d'abord sur l'Espagne qu'il braqua son appareil, puis sur la Belgique et la Hollande, l'Italie, Constantinople, une partie de l'Allemagne, l'Algérie, et enfin la Russie, où il fut appelé par le czar Alexandre. Chacun de ces voyages nous a valu un volume de descriptions originales et précieuses.

Dans la critique littéraire, Th. Gautier a fait deux chefs-d'œuvre : sa notice sur Lamartine, écrite au lendemain de la mort du grand poëte, et sa notice sur Ch. Baudelaire, qui sert de préface à l'édition définitive des œuvres du poëte (Michel Lévy, 1869) et qui fait à elle seule un tiers du volume. Ce sont les pages les plus exquises et les plus savantes qu'il ait jamais travaillées.

Voici la liste complète des œuvres de Théophile Gautier; nous caractériserons brièvement chacune d'elles en passant, attendu qu'à la plupart un article spécial est consacré dans ce *Dictionnaire : Albertus* ou l'*Ame et le péché*, poëme (1830, 1 vol.), bijou littéraire comparable aux plus étincelantes fantaisies d'Alfred de Musset; il est écrit en dizains, avec cette allure cavalière que *Namouna* a depuis mise à la mode; on y trouve des digressions fantastiques, des descriptions bizarres alternant avec une fraîche idylle et, malheureusement, avec quelques tableaux un peu trop lascifs, pour aboutir à une étourdissante scène de sabbat; Th. Gautier a complété plus tard ce volume de poésies par la *Comédie de la mort*, des *Intérieurs* et des *Paysages* (1832-1840, in-8°), qui sont des merveilles de style, de rhythme, de coupe du vers, mais que les poëtes seuls connaissent et apprécient; les *Jeune France* (1833, 1 vol.). « Gautier, dit à propos de ce livre E. de Mirecourt, écornait un peu sa propre idole, plaisantant d'une façon piquante sur le dogme littéraire dont il s'était fait l'apôtre, riant des collégiens écervelés qui traduisaient mot pour mot chaque page du romantisme, et le faisaient vivre en quelque sorte dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leur costume. Le tour de force était périlleux : Gautier l'exécuta très-adroitement et avec beaucoup de bonheur. Toute cette jeunesse enthousiaste, qui prenait alors aux luttes d'école une part si active, qui applaudissait à la hardiesse des novateurs et mettait ses passions ardentes au service de cinq ou six vieux maîtres de vingt ans; tous ceux qu'on nommait les *hugolâtres*, tous les don Quichotte de la chevalerie littéraire, au lieu de se fâcher, se mirent à rire en se voyant si curieusement dépeints. » *Mademoiselle de Maupin* (1835, in-8°), fameux roman dont la préface fit presque autant de bruit que celle de *Cromwell; Fortunio* (1838), une des plus brillantes conceptions de Gautier, le rêve du luxe grandiose poussé à sa dernière expression, en même temps que la déification de la beauté corporelle; *Une larme du diable* (1839, in-8°), fantaisie dramatique d'après le *Faust* de Gœthe, mais avec une nuance marquée et singulière de panthéisme; la censure en a interdit la réimpression; *Tra los montes* (1843, in-8°) : c'est le récit du *Voyage en Espagne* fait à cette époque par Th. Gautier; *Zigzags* (1845), voyage en Belgique et en Hollande; *Une nuit de Cléopâtre* (1845), étude archéologique où la fantaisie se mêle à la science d'une façon saisissante et originale; *Jean et Jeannette* (1846), les *Roués innocents* (1847), *Militona*, le *Roi Candaule* (1847), quatre petits romans ou nouvelles dont le dernier surtout est fort remarquable; la science descriptive et l'étude des antiquités assyriennes rendent ce petit ouvrage languissant comme action, mais excessivement curieux; le *Salon de peinture de* 1847, recueil de feuilletons publiés d'abord dans la *Presse; Histoire des peintres*, avec MM. Charles Blanc et Jeanron (1847) : Gautier n'a collaboré qu'aux premiers volumes; *Italia* (1852), récit d'un voyage en Italie; l'*Art moderne* (1852) : le morceau le plus curieux de ce recueil est une sorte d'histoire universelle, au point de vue pictural, faite à propos des cartons composés par Chenavard pour la décoration du Panthéon; il y a, de plus, d'excellentes études sur Marilhat et sur le théâtre allemand contemporain; *Constantinople* (1854), le meilleur des récits de voyage de Th. Gautier; la vie extérieure de l'Orient y est dépeinte avec une rare exactitude; les *Beaux-arts en Europe* (1852), recueil de feuilletons de critique d'art publiés par l'auteur à propos de la grande exposition de peinture de 1855; *Emaux et camées* (1856), recueil de vers dont la perfection de forme dépasse encore celle des premières poésies; le *Roman de la momie* (1856), étude archéologique sur la civilisation égyptienne au temps de Moïse; les lecteurs distraits n'ont accordé qu'une attention médiocre à ce livre très-exact au point de vue de la science; c'est l'ancêtre légitime de la *Salammbô* de Gustave Flaubert; *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans* (1859, 6 vol. in-18), choix de ses meilleurs feuilletons de critique théâtrale dans la *Presse* et au *Moniteur*, ouvrage excellent et très-utile à consulter; *Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne* (1860-1863, in-fol.), grande publication avec planches héliographiques, entreprise sous le patronage de l'empereur de Russie; le *Capitaine Fracasse* (1863, 2 vol. in-8°), roman annoncé depuis longtemps, dans lequel, outre la recherche descriptive qui lui est propre et à laquelle il n'a pas renoncé, Th. Gautier a essayé de renouveler le *Roman comique* de Scarron.

Au théâtre, ses succès ont été plus contestables; la scène se prête, en effet, beaucoup moins au caprice, à la fantaisie, et les délicatesses de l'imagination ou du style y réussissent moins que dans le livre. Le *Tricorne enchanté, Pierrot posthume* (1845), petites comédies en vers, imitations rajeunies de l'ancien théâtre; la *Juive de Constantine* (1846) et *Regardez, mais n'y touchez pas* (1847), grands drames faits en collaboration, n'ont pas réussi, malgré de réelles beautés de détail. Il en a été tout autrement des magnifiques ballets de *Gisèle* (1841), la *Péri* (1843), *Gemma* (1854), *Sacountâla* (1858), où le génie plastique du poëte était à l'aise, où sa riche imagination pouvait, sans qu'on lui rognât les ailes, prendre son vol à travers toutes les splendeurs de la mise en scène.

Les dernières œuvres de l'éminent écrivain sont, outre ses *Salons*, qu'il publie ordinairement chaque année à la clôture de l'exposition de peinture : *Loin de Paris* (1864), recueil de voyages ou plutôt d'excursions, soit en France, soit dans les pays limitrophes; la *Belle Jenny*, roman; la *Peau de tigre*, choix de nouvelles (1864-1865); *Quand on voyage* (1865), autres récits d'excursions; *Spirite* (1866), roman inspiré par les hallucinations du spiritisme, et dans lequel, malgré son matérialisme prononcé, Th. Gautier s'est élevé à des conceptions idéales d'une grande puissance; *Voyage en Russie* (1866, 2 vol.), excellente description, fruit de trois voyages entrepris par l'auteur, sur l'invitation du czar Alexandre II, pour étudier et mettre en lumière les chefs-d'œuvre artistiques de la Russie; *Ménagerie intime* (1869), sorte d'autobiographie où Th. Gautier nous introduit dans sa maison, pour nous initier aux mœurs de ses chats familiers, avec une grâce et une bonhomie qu'il n'avait pas laissé voir encore. Ces derniers ouvrages, d'une forme toujours aussi châtiée et aussi savante, attestent la maturité de l'écrivain sans manifester la moindre trace de décadence. Le trait est toujours aussi ferme, aussi sûr, la couleur aussi riche; l'ensemble a seulement perdu cette teinte de paradoxe et de scepticisme qui par moments gâtait les plus heureuses inspirations de l'écrivain et du poëte.

Un critique éminent a ainsi jugé le poëte : « Aucun écrivain, dit-il, n'a emprunté plus que Théophile Gautier à son individualité propre. On peut dire qu'il respire et se produit tout entier dans ses ouvrages. C'est bien l'homme frileux qui s'abrite sous la plaque de sa cheminée et se réjouit du silence. On pourrait signaler dans ses ouvrages quelques répétitions de descriptions intérieures, quelques minutieuses recherches dans l'anatomie du *far-niente*, sujet favori des rêveries du poëte, et où, pour notre compte, nous le trouvons toujours heureusement inspiré; mais à quoi bon insister sur de pareilles vétilles? Tous les écrivains dont l'opinion fait loi ont reconnu que nul peut-être n'entendait mieux que Théophile Gautier le mécanisme difficile du vers, la variété des rhythmes, la poésie saisissante de l'image et l'application du mot à effet, comme aussi la régularité inviolable de la prosodie. »

Le cabinet de travail du célèbre écrivain est, paraît-il, une sorte de musée où se trouvent réunis mille objets curieux apportés des quatre coins du globe. Assis, les jambes croisées à l'orientale, sur un grand fauteuil fabriqué tout exprès en l'honneur de ses mœurs turques, Gautier trône dans ce pandémonium, où douze chats, ses favoris, ont leurs franches allures et se livrent à un éternel *ron-ron*, qui sur les genoux du maître, qui le long des tapis, qui sur les divans ou dans les moelleuses bergères. Après avoir quitté la bohème de la rue du Doyenné, Gautier habita longtemps une fort belle maison de la rue de Navarin, où demeuraient en même temps que lui Amédée Achard, Louis Desnoyers et Laurent Jan. C'est une sorte de villa, précédée d'un jardin superbe, aux vastes pelouses. Nos hommes de lettres, pendant les beaux jours, se roulaient sur cette verdure, en pantalon à pied et en veste grise, émerveillant le voisinage par leurs poses excentriques. Il a depuis habité l'hôtel Pimodan, dont il a décrit, avec son soin accoutumé, dans une étude que publia la *Revue des Deux-Mondes*, le magnifique salon qui servait au club des Haschischins (mangeurs de haschisch), dont il fit un moment partie avec Baudelaire. Depuis, il s'est retiré dans une petite villa de l'avenue de la Grande-Armée, épargnée par la guerre, mais qui souffrit beaucoup, à son grand désespoir, des opérations de l'armée de Paris contre les troupes de la Commune.

Dans cette brillante existence littéraire, on voudrait ne pas apercevoir la moindre tache; il y en a une cependant. Attaché à la rédaction du *Moniteur universel*, puis du *Journal officiel*, sous l'Empire, Th. Gautier se rallia, tardivement il est vrai, mais complétement au gouvernement du deux Décembre; il se laissa nommer bibliothécaire de la princesse Mathilde, une grosse sinécure; il devint poëte de cour. Sans doute on ne put faire qu'il reniât ses dieux, sa foi littéraire, — la seule qu'il professe, mais qu'il a conservée très-vive; — on ne put faire qu'il jetât des pierres à Victor Hugo, mais on obtint qu'il gardât le silence. Ni la *Légende des siècles*, ce recueil d'épopées grandioses qui lui eût inspiré de si belles pages, ni les *Misérables* ne parvinrent à le faire sortir de ce mutisme de commande. On a le droit de le lui reprocher. Ce n'est pas tout; il commit la faute de célébrer en vers la naissance du prince impérial. Les vers sont jolis, sans la moindre trace d'enthousiasme, et on passerait encore condamnation là-dessus, si la chronique ne racontait qu'ils ont été payés 20,000 francs, une bien grosse somme pour des petits vers de huit pieds! Mais ce qui étonne, ce qui confond, c'est que l'auteur de tant de pages raffinées et savantes, ce dilettante en fait d'art et de formes exquises, ait consenti à mettre en vers, en vers plats et mal rimés, informes, indignes, une élucubration soi-disant poétique de Napoléon III, une élégie en prose de l'homme de Décembre et de Sedan! Heureusement Th. Gautier a dans les œuvres de son passé et dans les heureuses inspirations que lui réserve sans doute encore l'avenir de quoi racheter ces défaillances. En 1872, il a obtenu du gouvernement de la République une mission littéraire en Italie. — Son fils, Théophile GAUTIER, s'est fait connaître dans le monde littéraire par une traduction des *Contes fantastiques* d'Achim d'Arnim, et a plusieurs fois suppléé son père, comme critique, au feuilleton du *Moniteur*, puis du *Journal officiel*. Passé dans l'administration, il a été nommé sous-préfet à Ambert, puis chef de bureau de la presse au ministère de l'intérieur (1858), et il est passé de là à la sous-préfecture de Pontoise. — Une des filles de Th. Gautier, Mlle Judith, qui a signé tantôt de son nom, tantôt du pseudonyme de Judith Walter des traductions et diverses productions originales, a épousé M. Catulle Mendès. — Une autre a épousé aussi un poëte, M. Bergerat.